

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

**LE SOLDAT
DÉSACCORDÉ**

GILLES MARCHAND

LE SOLDAT DÉSACCORDÉ



VOIR DE PRÈS

© 2022, EDLM.

© 2022, les Éditions Aux Forges de
Vulcain. Tous droits réservés.

© 2023, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-540-1

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

À Milo et Elliot

« À Verdun, une division, dans l'espace d'une relève, laisse en moyenne quatre mille hommes. La terre elle-même change de forme ; les collines sous les coups de rabot des obus perdent leurs reliefs, leurs contours. Le paysage prend cet aspect jamais vu, cet aspect de néant, cette apparence croulante de fourmilière et de sciure, où des échardes, des fétus, des débris de choses mêlées comme de la paille dans du mauvais pain, rappellent qu'il y a eu des bois, des fusils, des brancards, on ne sait quoi de concassé là. On ne vit plus... on ne dort plus, on ne mange plus, on range les morts

sur le parapet, on ne ramasse plus les blessés.

On attend le moment fatal dans une sorte de stupeur, dans un tressaillement de tremblement de terre, au milieu du vacarme dément. »

*Lettre hommage à Émile Gillet,
exposée au fort de Douaumont.*

1

Je n'étais pas parti la fleur au fusil. Je ne connais d'ailleurs personne qui l'ait vécu ainsi. L'image était certes jolie, mais elle ne reflétait pas la réalité. On n'imaginait pas que le conflit allait s'éterniser, évidemment. Personne ne pouvait le prévoir. On croyait passer l'été sous les drapeaux et revenir pour l'automne avec l'Alsace et la Lorraine en bandoulière. À temps pour les moissons, les vendanges ou de nouveaux tours de vis à l'usine. Pour tout dire, ça emmerdait pas mal de monde cette histoire. On avait mieux à faire qu'aller taper sur nos voisins. Pourtant, on savait que ça viendrait : on nous avait bien préparés à cette idée. À force de nous raconter qu'ils étaient nos ennemis, on avait fini

par le croire. Alors, quand ils sont passés par le Luxembourg et la Belgique, il n'y avait pas grand monde pour leur trouver des circonstances atténuantes. On était nombreux à être volontaires pour leur expliquer que ça ne se faisait pas trop d'aller envahir des pays neutres.

On a quitté nos femmes et nos enfants, pour ceux qui en avaient. Je me souviens d'Anna sur le quai de la gare. Seule au milieu de ses amies. Et moi, seul à la fenêtre de mon pauvre wagon, entouré de plusieurs dizaines de têtes et de képis. Ça chantait, ça criait mais c'était seul. Ce sont les au revoir. C'est comme ça. On a beau mettre une foule en décor, elle ne fait pas le poids face à la solitude.

Si on avait su.

De mes camarades de wagon, combien sont revenus en 18 ?

Les morts officiels, les disparus, les estropiés... Il aurait eu une drôle de gueule amochée, le wagon du retour.

Pour ma part, mon sort avait été rapidement scellé : j'avais perdu une main dès l'automne 1914, c'en était fini de ma participation aux combats. Néanmoins, je voulais être utile à mes camarades. Avec toute la bêtise de ma jeunesse, je pensais que j'étais indispensable. On m'avait confié diverses missions, liées notamment à l'approvisionnement et au transport. Je ne participais plus aux combats, mais j'en restais suffisamment près pour sentir l'odeur de la poudre. De 1915 à 1918, j'allai d'un coin à l'autre du pays. Chauffeur ici, cantinier là. Partout où on avait besoin d'un infirme besogneux. Dévoué à n'importe quelle tâche pour être utile à mes camarades, à mon pays, à ma patrie.

Voilà le genre de belles histoires que je me racontais.

Une main en moins, impossible pour moi de retrouver ma vie d'avant.

Après-guerre, un ancien camarade de combat m'avait présenté une certaine Blanche Maupas. Elle enquêtait sur l'affaire des caporaux de Souain et avait besoin de quelqu'un comme moi.

Elle remuait ciel et terre pour prouver que son mari avait été fusillé à tort. Quasiment vingt ans, elle y a passé. Et s'il en avait fallu trente, elle l'aurait fait de la même manière. Un bel exemple. Elle a fait appel à la Ligue des droits de l'homme, a couru de cabinet ministériel en cabinet ministériel, jusqu'à la Cour de cassation. Rendez-vous annulés, demandes rejetées, elle n'a jamais baissé les bras. Le pauvre Théophile avait été

fusillé pour l'exemple avec trois de ses camarades pour « refus d'obéissance devant l'ennemi ». Ce qui s'était passé, c'est que c'était un sacré foutoir, que plus personne ne comprenait rien à rien, que ça pilonnait et que ça mitraillait, et que l'artillerie française était pas à la hauteur de celle de l'ennemi.

Blanche Maupas m'a tout appris : la méthode, l'abnégation, le sens du détail, les réseaux, l'importance de l'opinion publique, les démarches judiciaires.

Quand Blanche avait besoin d'un service, je le lui rendais. J'étais à ses côtés en février 1920 quand le ministère de la Justice a refusé d'examiner le dossier. J'étais également là en mars 1922 quand il a été rejeté par la Cour de cassation. Quand il a de nouveau été rejeté en 1926, j'étais déjà sur l'affaire Joplain, celle qui allait m'occuper pendant plus

dix ans. Je suis néanmoins allé la trouver quand les caporaux ont enfin été réhabilités par la Cour de justice militaire en 1934. À cette époque, nous ne nous voyions quasiment plus, mais nous correspondions de temps à autre. Cela faisait déjà un moment que, en parallèle, je travaillais pour des associations ou différents comités œuvrant à la réhabilitation des fusillés pour l'exemple. Et je parcourais le pays afin de permettre à une famille de retrouver la dépouille d'un soldat qui n'était pas revenu.

Je m'escrimais sur l'affaire Joplain depuis trop longtemps. Dans notre petit milieu, ça commençait à jaser. Blanche Maupas fut la seule à me dire que j'avais raison de m'entêter. Il fallait que je continue. Elle avait vieilli mais paraissait sereine comme jamais. C'est à ce moment que j'ai compris que je n'aurais

plus de repos tant que je n'aurais pas résolu mon enquête.

Un peu plus de vingt ans plus tard, une nouvelle guerre a éclaté. La der des ders n'était pas la der. Je n'ai, en réalité, jamais quitté la guerre. Pour moi, elle a commencé en 1914 et elle continue encore aujourd'hui. Des blessés, des morts, des monuments, des commémorations et des défilés. Pour en revenir au même point.

Le seul moyen pour faire réhabiliter un soldat, c'était d'apporter un élément nouveau. Je n'avais pas d'autre solution que de traverser le pays et de poser des questions. Plein de questions. Toujours plus de questions.

Les réponses ne venaient pas automatiquement. Les anciens soldats n'étaient pas toujours causants. Mais j'avais ce